L'arbre et le verbe... Toponymie d'une forêt normande : la forêt domaniale de Cerisy (Calvados-Manche)

The Tree and the Verb... Toponymy of a Norman Forest: The National Forest of Cerisy (Calvados-Manche)

Élisabeth Ridel-Granger

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/geolinguistique/1481>
ISSN : 2650-8176

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-166-9
ISSN : 0761-9081

Référence électronique

Élisabeth Ridel-Granger, « L'arbre et le verbe... Toponymie d'une forêt normande : la forêt domaniale de Cerisy (Calvados-Manche) », *Géolinguistique* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 09 décembre 2019, consulté le 19 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/geolinguistique/1481>

Ce document a été généré automatiquement le 19 décembre 2019.

Géolinguistique

L'arbre et le verbe... Toponymie d'une forêt normande : la forêt domaniale de Cerisy (Calvados-Manche)

The Tree and the Verb... Toponymy of a Norman Forest: The National Forest of Cerisy (Calvados-Manche)

Élisabeth Ridel-Granger

1. Introduction

- 1 Une ordonnance de 1376 décrit le *païs ou duché de Normandie* comme l'un des plus boisés du royaume de France. La Normandie a donc une longue histoire forestière que l'on peine à imaginer de nos jours, d'autant que peu d'études lui ont été consacrées. Pourtant, de ces anciens massifs médiévaux, il reste de nombreuses forêts, dont beaucoup sont domaniales. Nous nous intéresserons en particulier à l'une d'entre elles, la forêt de Cerisy, pour l'étudier sous l'angle de la géolinguistique en tentant d'analyser sa toponymie sur la longue durée. La toponymie entretenant des liens étroits avec la géographie et l'histoire, nous ne saurions occulter, sur le plan méthodologique, le recours à ces deux sciences de la grande famille des humanités. Il conviendra, dans un premier temps, de considérer la forêt de Cerisy au sein de son terroir, car elle n'a pas toujours été seule et faisait partie d'un ensemble forestier plus vaste, composé d'autres massifs. Cette vue aérienne aura pour but de mettre en évidence la terminologie et la toponymie générales des massifs composant cet ancien terroir forestier. Dans un deuxième temps, tel un photographe, nous opérerons un plan rapproché sur la forêt, en étudiant ses différentes appellations au fil des siècles. Enfin, nous terminerons par un zoom sur sa microtoponymie, que révèlent des procès-verbaux de visites de forêts normandes datées des XVII^e et XVIII^e siècles et un projet d'aménagement élaboré au milieu du XIX^e siècle. Ces trois approches permettront de reconstituer, sur la longue

durée, la toponymie de la forêt de Cerisy, dont les cartes actuelles de l'ONF et l'IGN ne conservent que des vestiges¹.

2. La forêt de Cerisy et son terroir

- 2 Avec ses 2 128 hectares, la forêt de Cerisy est la plus grande des forêts domaniales du département du Calvados, même si une petite partie de cette forêt se trouve dans la Manche. Elle est située au sud du Bessin, ancien pays autour de Bayeux (*pagus Baiocensis*), qui se caractérisait jusqu'au début du XIX^e siècle par la présence de massifs boisés relativement importants et peu éloignés les uns des autres. Outre cette grande forêt, le « Bessin méridional boisé », pour reprendre l'expression du géographe Pierre Brunet (Brunet, 2001, vol. I : 627-628), accueillait aussi la forêt de Neuilly, avant que ses 650 hectares ne soient entièrement défrichés entre 1840 et 1860, et plusieurs bois dont certains ont disparu. Si les bois de Querquesalle, à Vaubadon, et celui de Mont au Bœuf, à Sallen, n'existent quasiment plus, il subsiste, au sein de ce paysage de forêt, les bois du Tronquay et du Vernay, tous deux vestiges d'anciennes forêts médiévales, ainsi que les petits bois du Molay, de Baugis (environ 190 hectares chacun) et du Quesnay (voir fig. 1). Avec ces massifs autrefois plus fournis, la forêt de Cerisy constituait une frontière boisée entre deux pays bocagers, le Bessin et le Saint-Lois (Laplace-Dolonde, 1984 : 69). Malgré des défrichements importants qui ont altéré ses massifs périphériques entre le XVII^e et le XIX^e siècle, la forêt de Cerisy s'est maintenue intacte dans ses frontières d'Ancien Régime.

Figure 1. – Extrait de la *Carte générale de la France dite de Cassini*, n° 94 (Bayeux-Caen), 1760.

Cet extrait de la *Carte générale de la France dite de Cassini*, n° 94 (Bayeux-Caen) de 1760, montre la couverture forestière du sud du Bessin, à l'ouest de Bayeux, entre les rivières de la Vire et de l'Aure. On distingue, d'ouest en est, la forêt de Neuilly, le Bois du Molay, la forêt de Cerisy, le Bois du Tronquay et du Vernay ; au sud de la forêt de Cerisy, le parc de Saint-Pierre-de-Semilly, une portion du Bois d'Elle (au sud de Saint-George-d'Elle), le Bois de Mont au Bœuf, les landes de Foulognes (ancien Bois de Foulognes), le Bois de Baugis (écrit *Baugy*) et celui du Quesnay.

© Bnf, dép. des cartes et plans, collection Anville ; en ligne sur Gallica.

2.1. Terminologie et onomastique des espaces boisés

- 3 Dans la lignée des comtes carolingiens, les ducs de Normandie détiennent le contrôle des forêts de leur province. Mais, à partir du XI^e siècle, ils commencent à morceler ce patrimoine lors de généreuses donations, en accordant des droits particuliers à de puissants seigneurs, laïcs ou ecclésiastiques, ou en octroyant des pans de forêt voire des forêts entières. C'est ainsi qu'en 1032, ils octroient des droits importants à l'abbaye de Cerisy sur leur propre forêt (*nemus*) située entre l'emplacement de la future abbaye et la rivière de la Drôme (Fauroux, 1961 : n° 64). Dans le même temps, les ducs cèdent leur forêt du Molay (*silva de Moletus*) à cette même abbaye. Dix ans plus tard, Guillaume le Bâtard augmente le patrimoine de l'abbaye de Cerisy, jadis fondée par son père, en offrant aux abbés une portion de sa grande forêt, appelée « Bois de la Queue » (*silva que dicitur Cauda*) (*ibid.* : n° 99). À cette époque, la terminologie forestière est encore toute latine : *silva* est l'appellatif le plus employé pour désigner un espace boisé, tandis que *nemus* s'appliquait plus particulièrement à une forêt renfermant des pâturages (Gaffiot, s. v.), ce qui suppose que des zones boisées, composées de futaies et de taillis, devaient alterner avec des herbages voire des landes. Le troisième appellatif, *cauda*, « queue », qui n'est pas à proprement parlé un terme forestier, a été employé pour désigner un bois ou une portion de forêt de forme caudale, ce qui est le cas du bois offert à l'abbaye

de Cerisy en 1042. Les noms donnés en référence à la forme des bois sont courants en toponymie forestière ; par exemple, il existe aussi un bois nommé « la Queue » en forêt d'Othe, dans la Sarthe (Noël, 2002 : 177). Cette appellation de « Bois de la Queue » a progressivement été remplacée par celle, plus noble, de « Bois l'Abbé », en référence aux nouveaux propriétaires.

- 4 C'est au siècle suivant que l'appellatif *foresta* fait son apparition dans les sources documentaires que nous avons à notre disposition. Son origine est complexe, mais est à rapprocher du latin *foris*, « en dehors », désignant un espace où a été prononcée une proscription de culture et d'habitation dans l'intérêt de la chasse seigneuriale, comme le fit Guillaume le Conquérant, en 1079, en créant ce qui devint le New Forest, dans le Hampshire (Bechmann, 1984 : 25). *Foresta* est donc un substantif parfaitement courant à la fin du XII^e siècle dans les rôles de l'Échiquier de Normandie, où dans un compte pour le baillage du Bessin daté de 1180, il est employé en association avec des épithètes toponymiques pour nommer les forêts ducales. La forêt de Cerisy y est dite *foresta de Monte Fichet*, « forêt de Montfiquet » (Lechaudé-d'Anisy, 1846 : 1), nom composé de *mont* et de l'ancien français *fichet*, « bouture », indiquant un espace boisé anciennement défriché ou coupé que l'on a replanté. Les actuels bois du Tronquay et du Vernay, anciens massifs périphériques de la forêt de Cerisy, y sont aussi mentionnés : *foreste de Tronkeio* et *foreste de Verneio* (*ibid.* : 81 et 84). Le nom de Tronquay, très courant dans la toponymie française (formes Tronquoy, Tronchoy), fait également référence à une technique sylvicole : dérivé du latin *truncus*, « tronc », le nom désignait des « bois soumis à une sylviculture très particulière pour y améliorer le pâturage », qui « étaient réduits en effet, à des peuplements de troncs, autrement dit d'arbres d'émonde résultant d'un étêtage énergique et assez écartés les uns des autres » (Lefebvre, 1987 : 22). Quant au nom du Vernay, il repose sur le terme d'origine gauloise *vern-*, « aulne », pourvu du suffixe de présence *-etus* ; la forêt du Vernay était donc une aulnaie. Les noms de Montfiquet, Tronquay et Vernay sont importants dans l'histoire onomastique des forêts du Bessin, car ils marquent le passage d'une terminologie latine à une toponymie romane. Il s'agit aussi pour la première fois de toponymes proprement forestiers.
- 5 Les forêts de Montfiquet (c'est-à-dire l'actuelle forêt de Cerisy sans le Bois l'Abbé), du Tronquay et du Vernay constituaient pour les ducs de Normandie un territoire de chasse privilégié. Dans la forêt du Tronquay, en particulier, ils avaient fait construire un manoir princier, appelé Bur, et y avaient aménagé un parc à gibier (Bourgeois, 2018). Le manoir de Bur a donné son nom à ce vaste ensemble forestier, qui prend la dénomination collective de « Forêt de Bur ». Même après le rattachement de la Normandie au royaume de France en 1204, cette dénomination perdure dans les chartes royales : *foreste nostre Buri* ou *foreste nostre de Buro* (Delisle, 1852 : n° 639, 758, etc.). Plus tard, elle devient plurielle et se voit adjoindre le qualificatif de Roy, pour devenir les *forestz du Bur le Roy*. D'après le *Coutumier des forêts*, qui recueille les us et coutumes des forêts normandes dans les années 1400-1440 (Roquelet & Beaurepaire, 1995, t. II : 62-84), on apprend que la forêt de Cerisy était appelée *Grant forest* et parfois *Haulte forest*, dénomination faisant sans doute référence au fait qu'il s'agit d'une futaie. Les bois annexes étaient qualifiés de *buissons* et comprenaient les *boiz du Molley Bacon* ou *forest du Mollay*, le *buisson du Tronquay* (ou Tronquoy), le *buisson du Vernay* (ou Verney, Vernoy), le *Boiz d'Elle*, le *buisson de Courteilles*, le *buisson de Garguessalle*, le *parc de Semilly*. Les forêts du Tronquay et du Vernay n'étant plus que des *buissons*, il semblerait qu'en

ce début du ^{xv}^e siècle, ces anciennes forêts duciales étaient déjà dégradées. Enfin, le seul espace des forêts de Bur-le-Roy à recevoir le nom de *parc* est celui de la paroisse de Semilly. Le parc était un espace boisé, clôturé et placé à proximité d'un château, qui servait de réservoir à gibier. Le parc de Semilly était donc le parc de chasse du château médiéval de Saint-Pierre-de-Semilly.

2.2. Espaces et usagers

- 6 Le *Coutumier des forêts* distinguait deux types d'usagers : les *francs usagers*, qui étaient exonérés de redevance (principalement des établissements religieux et certains seigneurs locaux) ; les *usagers coutumiers*, qui bénéficiaient de droits traditionnels, de pâturage ou de ramassage du bois, en contrepartie de redevances ou de corvées (essentiellement les communautés paroissiales). Parmi les francs usagers identifiés, on peut citer des personnages de haut rang, c'est-à-dire des ecclésiastiques, des seigneurs et dames, tels que l'évêque de Bayeux, le seigneur des bois du Molay Bacon, le seigneur de Villiers et la dame de Campigny (ou *Campengny*), la demoiselle de Guéron, le curé de la paroisse de Litteau (ou *Listee*) ; mais aussi des abbayes telles celles de Cerisy et de Mondaye (*Mondoye*), ainsi que d'autres établissements religieux situés à Bayeux (*Baieux*), comme le couvent de Saint-Vigor-le-Grand, l'Hôtel-Dieu, le prieuré de Saint-Nicolas-de-la-Maladrerie, les aveugles de Saint-Grassien et Saint-Michel. Il y avait également des individus, riverains de certains buissons, qui avaient des droits particuliers : des habitants de Littry (ou *Litry*, *Listry*), Vaubadon (ou *Valbadon*), la Bazoque (*Basoque*), Montfiquet ou Castillon (ou *Castellon*), ainsi que les sergents préposés à la garde d'un *buisson* : le sergent fieffé du parc de Semilly, un écuyer de la paroisse Saint-Patrice à Bayeux. Quant aux coutumiers, ils consistaient essentiellement en paroissiens et habitants de lieux-dits riverains de la forêt : le Molay (ou *Moulay*, les potiers uniquement dont témoigne aujourd'hui le lieu-dit « la Poterie »), Crouay (*Croey*), Campigny, Agy, Arganchy (*Arguenchie*), Noron, Littry, Crémy (actuellement hameau au Molay-Littry), le Hamel (aujourd'hui « le Bas Hamel », hameau à Vaubadon), Vaubadon, la Cousture (aujourd'hui « la Couture », hameau à Vaubadon), Castillon, Canchy (hameau à Castillon), Juaye (*Jués*), Cahagnolles (*Cahengnolles*), Cormolain (ou *Courmollain*, les tenanciers du seigneur de Digry uniquement), la Bazoque, le Coisel (actuellement hameau à la Bazoque), Montfiquet, Litteau, Saint-Quentin-d'Elle (ancienne commune réunie à Bérigny), Cerisy. L'identification des paroisses et des lieux-dits mentionnés dans le *Coutumier* permet ainsi d'affiner la géographie de ce terroir forestier et d'en offrir une cartographie, tel qu'il se présentait au cours de la première moitié du ^{xiv}^e siècle (voir fig. 2).

Figure 2. – La forêt de Cerisy et le terroir des forêts de Bur-le-Roy en 1402, d'après le *Coutumier des forêts* dit d'Hector de Chartres.

© Élisabeth Ridet-Granger et Michel Daeffler, CNRS, MRSN de Caen (Pôle Rural), 2019.

3. Onomastique de la forêt de Cerisy

- 7 La forêt de Cerisy porte bien mal son nom, puisque près de 80 % de sa surface se situe sur la commune de Montfiquet et non sur celle de Cerisy. L'ambiguïté est d'autant plus grande que cette commune, qui s'appelait avant la Révolution française Cerisy-l'Abbaye, a pris depuis le nom de Cerisy-la-Forêt, comme si toute la forêt se trouvait sur son sol et lui appartenait. Et quand la commune de Balleroy s'invite dans le débat, tout le monde y perd son latin ! Non seulement la forêt de Cerisy est régulièrement appelée « Forêt de Balleroy » depuis au moins le XIX^e siècle, mais en plus les habitants de Balleroy se font appeler « les Biardais », d'une dénomination formée à partir de l'ancien nom de la forêt de Cerisy, la « Forêt des Biards ». Rarement une forêt française aura connu une telle confusion onomastique au fil des siècles. On relève depuis le XII^e siècle pas moins de sept dénominations : « Forêt de Montfiquet », « Forêt de Bur », « Grande forêt » (sous-entendu de Bur, puis de Bur-le-Roy), « Forêt de Burleroy des Biards », « Forêt des Biards », « Forêt de Cerisy », « Forêt de Balleroy ».
- 8 Pourquoi cette forêt ne s'appelle-t-elle pas tout simplement « Forêt de Montfiquet », du nom de la commune où elle se trouve pour l'essentiel ? Ce manque de lisibilité onomastique est un sujet polémique entre les acteurs politiques locaux. Récemment, suite de l'emploi du nom « Forêt de Balleroy-Cerisy » dans le magazine intercommunal, le maire de Montfiquet s'en est pris violemment à Isigny-Omaha Intercom, éditrice du magazine, pour condamner une formation linguistique qu'il croit inventée et abusive². Celui-ci réclame d'ailleurs depuis quelques années que la forêt de Cerisy change de nom

pour celui de « Forêt de Montfiquet ». Ce débat dépasse largement un simple problème d'usage linguistique. Derrière le nom se cache une question identitaire, qui est étroitement liée au désir d'appropriation de la forêt par les riverains (voir fig. 3)⁹.

Figure 3. – Panneau d'affichage du bihebdomadaire *La Renaissance – Le Bessin* annonçant la parution d'un article en deux parties sur les différents noms de la forêt de Cerisy au fil des siècles.

Cette annonce par voie d'affichage témoigne de l'intérêt de la population pour l'histoire de sa forêt
© Michel Granger.

3.1. Forêt des ducs, forêt des rois : un territoire à part

- 9 Depuis le XI^e siècle, les abbés de Cerisy possédaient sur la « Grande forêt de Bur » non seulement toute la dîme et le droit de panage mais aussi le « Bois de la Queue » ou « Bois l'Abbé », comme nous l'avons vu. Malgré ces donations octroyées par les ducs de Normandie, à aucun moment la forêt dans son ensemble n'a porté le nom de « Forêt de Cerisy ». Tout au long du Moyen Âge, elle n'est pas autre chose que la « Grande forêt ». L'appellation de « Forêt de Montfiquet », qui apparaît en 1180 dans un rôle de l'Échiquier de Normandie pour nommer toute la partie relevant des ducs, semble représenter une exception — une seule mention relevée — face à la dénomination usuelle de « Grande forêt » (sous-entendu « de Bur »). Est-ce à dire qu'à un moment cette « Grande forêt » a pris le nom de la paroisse dont elle était la plus proche ? Il semblerait plutôt que ce soit l'inverse. Le fait que « Montfiquet » soit un toponyme purement forestier plaide pour une formation antérieure à celle de la paroisse. La dédicace de l'église de Montfiquet à saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry assassiné en 1170 et canonisé en 1173, suggère que la paroisse est récente, sans doute fondée au XIII^e siècle. La paroisse aurait donc pris le nom de cette portion de forêt nommée *Monte Fichet*, qui nommait l'un des points les plus culminants de la forêt et qui a été replantée de jeunes pousses. Face à l'éphémère « Forêt de Montfiquet », la forêt de

Cerisy a en fait porté tout au long du Moyen Âge le nom de « Grande forêt de Bur » et sa variante « Grande forêt de Bur-le-Roy ». Elle n'était située sur aucune des paroisses riveraines et appartenait à l'État en place à l'époque, le duché de Normandie d'abord, le royaume de France ensuite. Les forêts duciales, puis royales, constituant de vastes territoires de chasse, elles étaient le plus souvent délimitées par des fossés et un double talus surmonté de haies. Outre le besoin de retenir le gros gibier, ce dispositif complexe de clôture permettait aussi d'affirmer la propriété des souverains et de bien séparer le domaine ducal du domaine paroissial. Jusqu'à la Révolution française, le grand fossé entourant la forêt, qui existe encore de nos jours, a toujours fait office de frontière par rapport aux paroisses riveraines (voir fig. 4).

Figure 4. – Grand fossé entourant la forêt de Cerisy, que l'on peut encore observer de nos jours sur tout son périmètre.

Il remonte à la période de l'Ancien Régime, peut-être même au Moyen Âge pour certaines parties, et l'on y trouve les vestiges d'un bornage établi dans les années 1860, dont ne subsistent plus que quelques bornes, comme ici la n° 34.

© Élisabeth Ridel-Granger, 2015.

- 10 Les ordonnances promulguées sous l'Ancien Régime rappellent l'obligation de faire vérifier régulièrement l'état des fossés par les gardes forestiers, car aménager des passages pour pénétrer dans une forêt royale constituait un délit (Chaillant, 1769, t. I : 256). Après la période médiévale, la « Grande forêt de Bur-le-Roy » prend le nom de « Forêt des Biards », qu'elle garde jusqu'au XVIII^e siècle en concurrence avec celui de « Forêt de Cerisy », qui apparaît à cette époque⁴. Toutefois, il semble que le nom de « Bur-le-Roy » n'a pas été abandonné si vite et que la transition vers celui des « Biards » a été progressive. Une anecdote veut que Jean II de Choisy, alors seigneur de Balleroy, ait réclamé au roi, en 1656, « le buisson des Biards » pour les besoins en combustible de sa forge et qu'en réponse, Colbert ait rappelé au roi que ce « buisson était la grande forêt de Burleroy » (Aubert, 1910 : 198). Dix ans plus tard, des procès-verbaux de visite

de la forêt de Cerisy et de ses massifs périphériques, datés de 1666, font état des *forests de Burleroy des Biards*. Les rares cartes retrouvées pour la fin du XVII^e siècle, datées entre 1666 et 1683, mentionnent toutes l'appellation de « Forêt des Biards » (voir fig. 5). Et ce n'est qu'au début du XVIII^e siècle que commence à apparaître celle de « Forêt de Cerisy ». La carte topographique de Normandie de Mariette de la Pagerie, datée de 1720, hésite encore sur la dénomination : *Forest des Biards ou de Cerisy*⁵. Pourtant, en ce début du XVIII^e siècle, une autre dénomination vient s'immiscer dans l'engrenage de l'Histoire.

Figure 5. – Carte de la forêt de Cerisy de Nicolas Lallemand, probablement datée de 1666.

Il s'agit de la plus ancienne représentation de cette forêt.

© Bibliothèque Mazarine (Paris), ms. 3416, f° 276r°.

3.2. Les seigneurs de Balleroy et la forêt de Cerisy

- 11 À la mort de Jean II de Choisy, son fils Jean-Paul est le seigneur le plus puissant de la contrée. Il possède non seulement le somptueux château édifié entre 1631 et 1637 par François Mansart pour son grand-père Jean I de Choisy (voir fig. 6), mais aussi les forges qui fonctionnent à plein régime ainsi que les bois du Tronquay et du Vernay récemment acquis en 1657, au terme d'un contrat d'échange avec le roi⁶.

Figure 6. – Château de Balleroy, édifié par Jean de Choisy, seigneur de Balleroy, entre 1631 et 1637.

Œuvre de jeunesse de l'architecte François Mansart avant qu'il ne se lance dans des chantiers plus ambitieux comme Versailles.

© Collection Élisabeth Ridel-Granger.

- 12 Il hérite aussi du droit, obtenu par son père en 1655 pour 15 ans, de prélever chaque année dans la forêt de Cerisy 70 arpents de bois pour sa forge, c'est-à-dire environ 36 hectares (Aubert, 1910 : 197). Jusque dans les années 1680, ce sont donc les seigneurs de Balleroy qui avaient l'autorisation de prélever la quantité la plus importante de bois dans la forêt du roi. Par comparaison, les abbés de Cerisy n'avaient droit qu'à 25 cordes de bois de chauffage par an (soit environ 96 m³, selon la corde des Eaux et Forêts)⁷. Néanmoins, l'abbaye possédait toujours le Bois l'Abbé et conservait ses droits sur la partie royale de la forêt, acquis depuis les ducs de Normandie : les droits de pâturage et de lainage ainsi que toute la dîme sur le bois. Quant aux riverains de la forêt, leurs droits avaient tous été supprimés après le Moyen Âge et seuls les habitants de Montfiquet et Vaubadon pouvaient encore faire paître leurs animaux⁸. À la fin du XVII^e siècle, Balleroy est un bourg développé et reconnu. Il est le pendant du bourg de Cerisy, non seulement en termes de représentativité du pouvoir (un château face à une abbaye), mais aussi en termes de dynamisme économique. Par ailleurs, en termes de droit, les abbés de Cerisy et les seigneurs de Balleroy se partageaient pour ainsi dire la forêt. Voici comment le marquis de Balleroy s'exprime, vers 1732, à propos de ces deux bourgs, suite à une demande d'aménagement d'une route neuve traversant la forêt : « Il se fait dans ces bourgs un grand commerce de beurre, volaille et charbon, il y a haute justice et marchés dans l'un et dans l'autre, une grosse forge nouvellement rétablie dans Balleroy et c'est le débouché de toute la forest du Roy⁹. » De fait, le nom de Balleroy commence à apparaître dans les appellations de la forêt à la fin du XVII^e siècle. À cette époque, la forêt des Biards est divisée en trois gardes : les gardes du Breuil et du Titre sont situées au nord de l'ancien chemin qui va de Bayeux à Saint-Lô, tandis que toute la partie au sud est appelée « Garde de Balleroy »¹⁰. Le versant le plus proche du

bourg a même reçu le nom de « Penchant de Balleroy ». Sur une carte des Ponts et Chaussées, datée des années 1730-1740, on va jusqu'à donner à l'ancienne « Garde de Balleroy » le nom de « Forêt de Balleroy » (*forest de Balleroy*), tandis que l'autre partie qui est au nord est appelée « Forêt de Cerisy » (*forest de Cerisy*) (voir fig. 7). Il ne serait donc pas absurde d'employer de nos jours la dénomination de « Forêt de Balleroy-Cerisy ».

Figure 7. – Extrait d'un plan de route des Ponts et Chaussées, daté de la première moitié du XVIII^e siècle, indiquant d'un côté de l'ancien chemin allant de Bayeux à Saint-Lô *Forest de Balleroy* et de l'autre *Forest de Cerisy*.

© Archives départementales du Calvados, C 3710 ; photo Michel Daeffler.

3.3. Usage officiel et usage populaire

- 13 Après la Révolution, Montfiquet intègre dans son espace communal la forêt de Cerisy, comme l'atteste le procès-verbal de délimitation de cette commune établi en 1827¹¹. Cette intégration est purement territoriale, car le propriétaire est « Le gouvernement à Paris », la forêt de Cerisy conservant toujours son statut de forêt d'État. Bien que la plus grande partie de la forêt soit dorénavant située sur Montfiquet, ce n'est pourtant pas le nom de « Forêt de Montfiquet » qui est choisi par l'Administration des Forêts. En effet, lorsque l'Administration propose un plan de restructuration de la forêt, rédigé au cours de l'hiver 1844-1845, celui-ci s'exprime en ces termes : *Projet d'Aménagements des Forêts Domaniales des Biards et de Bois-l'Abbé formant la masse dite Forêt de Cerisy*¹². Le nom officiel de la forêt est scellé. Il faut dire que cette dénomination s'était déjà généralisée sur les cartes au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Pour autant, la dénomination de « Forêt de Balleroy » n'est pas enterrée et s'emploie parallèlement à celle de « Forêt de Cerisy ». Vers la fin du XIX^e siècle, le nom de « Forêt de Balleroy » apparaît sur quelques cartes postales, qui font progressivement leur entrée dans la société et qui

immortalisent des scènes de la vie rurale (voir fig. 8). On peut même trouver sur l'une d'entre elles une « Forêt de Cerisy-Balleroy » (voir fig. 9). La présence du château de Balleroy à proximité de la forêt n'est évidemment pas étrangère à cet usage, d'autant que le tourisme commence à se développer. Cet usage populaire est toujours en vogue à notre époque, où l'on entend aussi bien « Forêt de Balleroy » que « Forêt de Cerisy ». Ainsi, depuis la fin du ^{xvii}^e siècle, les bourgs de Cerisy et de Balleroy continuent à jouer leur rôle de repère au sein du paysage forestier. Après avoir constitué, sous l'Ancien Régime, des symboles de pouvoir et des pôles économiques forts, ils servent aujourd'hui de repères touristiques pour identifier la forêt, même si le Bois l'Abbé est la seule portion de forêt réellement assise sur la commune de Cerisy et même s'il n'y a pas un arbre sur Balleroy. On voit bien à quel point la localisation de la forêt a finalement peu joué dans le choix de ses appellations au fil du temps.

Figure 8. – Carte postale ancienne (fin ^{xix}^e-début ^{xx}^e siècle) mettant en scène des bûcherons dans la « Forêt de Balleroy ».

© Collection Élisabeth Ridet-Granger.

Figure 9. – Carte postale ancienne montrant la voie du tramway qui passait par la « Forêt de Cerisy-Balleroy ».

© Collection Élisabeth Ridel-Granger.

4. Toponymie interne et organisation de la forêt

- 14 Depuis le Moyen Âge, les forêts royales étaient organisées en *gardes*, mais à partir du xvi^e siècle, elles se subdivisent en *triaux*. Même si le terme de *trriage* est attesté dès le xiv^e siècle, « partie de la forêt communale attribuée au seigneur », c'est à la fin du xvi^e siècle qu'il prend le sens de « canton, subdivision d'une forêt » (TLFi, s. v.), que l'on retrouve sur les plus anciennes cartes forestières et dans les archives. Le *Dictionnaire raisonné des Eaux et Forêts* de 1769 en offre une bonne définition : [trriage] « est un certain canton de Forêt, désigné par un nom particulier, qui seul, ou avec d'autre triages, compose une Garde entière » (Chailland, 1769, t. I : 550). Enfin, un autre mot appartenant à la terminologie de l'administration des Eaux et Forêts apparaît régulièrement sous la plume des tabellions, celui de *vente*, « coupe de bois destinée à être vendue », qui représente la réduction du syntagme nominal *vente de bois*, attesté vers 1283 (TLFi, s. v.).
- 15 À partir des procès-verbaux de visite des forêts normandes, datés respectivement de 1666 et de 1720¹³, et du projet d'aménagement de la forêt de Cerisy de 1844-1845¹⁴, nous avons pu établir un inventaire des micro-toponymes de la forêt de Cerisy. On compte 35 *triaux* dans les rapports de 1666 et 30 dans ceux de 1720, tandis que le projet d'aménagement de 1844-1845 n'en propose plus que 4 grands, eux-mêmes subdivisés en 28 *cantons* (voir fig. 10 et 11). La terminologie forestière a évolué au xix^e siècle : ce qui était appelé *garde* prend le nom de *trriage* et les *triaux* deviennent des *cantons*. En établissant une correspondance géographique entre les noms des anciens triages des

XVII^e et XVIII^e siècles, ceux des cantons établis au XIX^e siècle et les lieux-dits qui figurent actuellement sur les cartes de l'ONF et l'IGN, il est possible de proposer un alignement toponymique qui permet de mettre en évidence non seulement l'évolution de la nomenclature forestière (son ancienneté, ses permanences, ses innovations), mais aussi sa géographie qui s'avère complexe en fonction de l'aménagement interne du réseau viaire de la forêt au XIX^e siècle (voir tableau).

- 16 Détailler ici chaque toponyme demandant de trop longs développements, nous ne présenterons que quelques échantillons qui témoignent de la variété géolinguistique de la forêt. Les toponymes peuvent se classer en deux grandes catégories : les toponymes dits « intérieurs », qui nomment des caractéristiques naturelles de la forêt (essences forestières, cours d'eau, relief, passages) et témoignent d'activités qui s'y sont exercées ; les toponymes dits « extérieurs », qui tirent leur nom des villages et hameaux entourant la forêt (Ridel & Daeffler, 2018 : 45-54).

Figure 10. – Reconstitution des triages de la forêt de Cerisy au début du XVIII^e siècle, d'après les rapports de visite de 1720 (Arch. nat., Q1 653).

© Carte Michel Daeffler, 2018.

Figure 11. – Les cantons forestiers vers 1844-1845, d'après l'Administration des forêts (Arch. nat., 26 DF 62).

© Carte Michel Daeffler, 2018.

4.1. Les toponymes intérieurs

- 17 Les toponymes intérieurs sont les plus nombreux, car en nommant les caractéristiques de la forêt, ils servaient à se repérer. Les toponymes constituaient en quelque sorte une carte mentale de la forêt. Paradoxalement, le vocabulaire proprement forestier est peu représenté.

4.1.1. Bois et arbres

- 18 Certaines parties de la forêt de Cerisy avaient reçu un nom propre, comme le « Bois de la Queue », en référence à sa forme particulière comme nous l'avons vu précédemment. Une autre partie caractéristique de la forêt a également reçu un nom : le « Breuil », qui désigne la partie la plus occidentale et méridionale de la forêt et représente une sorte de petite queue la terminant. Le « Breuil » nomme un grand triage à la fin du XVII^e siècle, appelé « Triage du Breuil », puis plus simplement « Bois du Breuil ». L'appellation « Bois du Breuil », qui a survécu jusqu'à nos jours, est tautologique, car *breuil* signifie « bois ». Ce terme d'ancien français est bien représenté dans la toponymie, où il nomme des petits espaces boisés. D'origine gauloise, il est attesté en latin médiéval sous les formes *brogilium* ou *brolium*, où il a en particulier désigné, à partir du VIII^e siècle, des « zones encloses parfois très vastes, installées sur des grands domaines royaux et aristocratiques », pour reprendre le médiéviste André Debord, et « conçus comme des sortes de réservoirs permettant un apport régulier de venaison à la table des maîtres » (1990 : 21). Il n'est pas impossible que cette portion de la forêt représente le souvenir d'un ancien parc à gibier qui remonte à l'époque carolingienne. Quelques essences arborées apparaissent dans la toponymie de la forêt : hêtres, chênes

et quelques arbres fruitiers. Le hêtre est l'essence la plus représentée dans les lieux-dits, ce qui n'est guère étonnant puisque la forêt de Cerisy est une hêtraie naturelle. Dans le *Coutumier des forêts*, le nom du hêtre est mentionné sous sa forme locale de *fou*, du latin *fagus*, « hêtre », qui offre de nombreuses variantes dialectales dans toute la France telles que *foug*, *fo*, *feu*, *fau*, *faug*, *faucq*, *feuch*, *fol* ou *foul* (Rousselin, 2018 : 208). On relève dans la toponymie de la forêt de Cerisy les formes *faouc* et *focq* dans les noms suivants : « Triage des cinq Faoucs » (1666), « Triage des Faoucs pisseux » (1666), « Triage des hauts Focqs » (1720). Il faut aussi citer le nom composé de « Foutelée » (1666) ou « Fostelaye » (1720), qui vient du bas latin *fagustellus* (ancien français *foutel*), « hêtre », suivi du suffixe latin de présence *-eta* et qui signifie donc « endroit où poussent des hêtres » ; il a pour équivalent un nom de commune de la Seine-Maritime, à Tôtes (Lepelley, 1993 : 125). Même si le hêtre était déjà emblématique de la forêt de Cerisy au Moyen Âge, la « Fostelaye » désignait apparemment un endroit dans la forêt particulièrement favorable à son développement, comme le suggère le procès-verbal de visite du 27 mars 1720 :

Ayant ensuite visité le reste dudit triage de la fostelaye plantée en vieille fustaye de l'aage d'environ cent ans, de hestres en la plupart et de quelques chesnes et bouleaux clairs plantés [...]¹⁵.

- 19 Un autre triage possède un nom qui fait référence à une essence arborée typique des forêts normandes : la « Chênesse » (formes anciennes *Quesnesse*, *Quenesse*, *Chesnesse*), toponyme qui existe encore de nos jours et qui nommait un triage important aux XVII^e et XVIII^e siècles, à proximité du village de Vaubadon : le « Triage de la grosse Quenesse » (1666) ou « Triage de la grosse Chesnesse » (1720). Il pourrait s'agir du moyen français *chasnaise*, « menues branches de chêne, fagot », mais le sens n'est pas adapté et par ailleurs peu attesté dans la littérature (DMF, s. v.). Nous préférons y voir le substantif féminin *quênese*, « grand chêne », qui est un terme de patois normand du Bessin (Joret, 1881 : 150) et qui a été francisé lorsqu'il a été transcrit dans les rapports des officiers des Eaux et Forêts en 1720 (face au français *chêne*, les patois normands emploient la forme *quêne*, bien attestée dès le *Coutumier des forêts* en 1402). Ce très grand chêne, qui était un élément remarquable de la forêt, a été dessiné de manière schématique sur une carte du début du XIX^e siècle avec sa dénomination locale de « Quenesse » (voir fig. 12). Si l'arbre en question a disparu depuis, le toponyme est toujours en usage pour désigner une route forestière (voir fig. 13). Il s'agissait en fait d'un chêne millénaire, auquel sont attachées diverses légendes locales et dont la circonférence atteignait au début du XIX^e siècle 14 m pour une hauteur de tronc de 10 à 12 m (Héricart de Thury, 1839).

Figure 12. – Extrait d'une carte datée du début du XIX^e siècle (après 1808), indiquant que la grosse « Quenesse » était encore une réalité dans le paysage forestier.

© Archives départementales du Calvados, CPL 212.

Figure 13. – Panneau de l'ONF indiquant la « Route forestière de la Chénese ».

© Élisabeth Ridet-Granger, 2019.

- 20 Il a existé un autre arbre remarquable en forêt de Cerisy qui a également donné son nom à un triage, et ce dès le milieu du XVII^e siècle : la « Belle Épine » (*Bellespine* en 1666). En ancien français, le terme *espine* désignait le piquant d'une plante et par métonymie un arbuste aux branches garnies d'épines. Par l'ajout des adjectifs qualificatifs *blanche* ou *noire*, on pouvait préciser l'espèce arbustive : ainsi la *blanche espine* était-elle l'aubépine, tandis que la *noire espine* représentait le prunelier (DMF, s.v.). Ces appellations, qui sont bien attestées en moyen français au XIV^e siècle, sont toujours en usage de nos jours. L'adéquation entre la blancheur et la beauté étant une symbolique courante en littérature, mais aussi en toponymie, les noms de lieux de type *belle épine* renvoient à des endroits où pousse une aubépine (*Crataegus monogyna* L.). Ce petit arbre, qui peut mesurer 4 à 10 m de haut, se trouve en particulier dans les haies et les lisières forestières. Avec ses belles fleurs blanches au printemps, il se remarque particulièrement au sein du paysage forestier, dont le couvert végétal est largement dominé par la couleur verte. Le nom de « Belle Épine » en forêt de Cerisy désignait une aubépine remarquable, qui a dû servir de repère aux arpenteurs du roi. Le *Dictionnaire raisonné des Eaux et Forêts* de 1769 rappelle, en effet, que les arpenteurs jurés des maîtrises étaient obligés non seulement de contrôler une fois par an les fossés et les bornes, mais aussi les « arbres en lisière servant de limites des Forêts du Roi » (Chailland, 1769, t. I : 94). Trois cartes anciennes viennent confirmer cette hypothèse : la première est de Jacques Gonfray, qui remonte aux années 1670-1680 ; la deuxième de Mariette de la Pagerie, qui date de 1720 ; la troisième est une carte des Ponts et Chaussées, réalisée dans les années 1730-1740¹⁶. Toutes trois montrent un arbre situé le long du chemin allant de Bayeux à Saint-Lô, à peu près en son milieu. Cet arbre, qui se distingue nettement au sein du massif forestier et qui est figuré en haute tige avec un houppier en forme de boule, porte le nom de « Belle Épine » (voir fig. 14). L'ancien chemin traversant la forêt a de toute évidence constitué une lisière forestière qui a été propice à l'épanouissement d'une aubépine exceptionnelle, au point qu'elle a été représentée par des cartographes de la fin du XVII^e siècle et de la première moitié du XVIII^e. Il faut dire qu'à cette époque, l'aubépine avait une réelle existence et qu'elle servait de point de rencontre. Un rapport de visite du 24 octobre 1720 indique que les officiers des Eaux et Forêts se donnent rendez-vous à 9 h « dans le grand chemin qui traverse ladite forest [des Biards] à la belle épine »¹⁷. Malgré la disparition de l'aubépine, le toponyme a traversé les siècles et continue d'être employé aujourd'hui pour désigner une route forestière (voir fig. 15). D'autres arbres fruitiers apparaissent dans le nom des triages : le « Triage du Framboisier » (1666) et le « Triage du Val au Poirier » (1720). Les arbres fruitiers ne sont pas particulièrement représentatifs de la forêt de Cerisy, même si le *Coutumier des forêts* mentionne, de manière indirecte, des pommiers sauvages et des néfliers. Comme l'aubépine, il devait s'agir d'arbres-repères.

Figure 14. – Extrait d'un plan de route des Ponts et Chaussées (première moitié du XVIII^e siècle) qui montre que l'aubépine nommée « Belle Épine » existait encore à cette époque.

© Archives départementales du Calvados, C 3710 ; photo Michel Daeffler.

Figure 15. – Panneau de l'ONF indiquant la « Route forestière de la Belle Épine ».

© Élisabeth Ridet-Granger, 2019.

4.1.2. L'eau, le relief et les passages

- 21 Le réseau hydrographique de la forêt de Cerisy est assez dense. Dans le plan de gestion 2015-2025, Sébastien Étienne, ingénieur forestier, précise qu'étant située en tête de bassin hydrographique, cette forêt « constitue un important site d'alimentation et de régulation du régime des eaux » ; on y trouve de nombreuses sources et ruisseaux, lesquels empruntent des axes de failles (Étienne, 2015 : 81). Deux rivières prennent leur source dans la forêt, l'Esque et la Siette, cette dernière ayant donné son nom à un triage : un « Triage de la Siette » est mentionné dans les rapports de visite de 1666 et 1720. Un autre cours d'eau a également donné son nom à un canton forestier, le « Triage de la Gorette » : il s'agit d'un affluent de la Drôme, la « Gorette », dont la dénomination s'est aujourd'hui perdue. Or, ce nom apparaît sur la carte de Mariette de la Pagerie, datée de 1720, et désigne une petite rivière qui prend sa source en forêt et qui se jette dans l'ancien cours de la Drôme (*La Goreste R.*)¹⁸. Sur la carte de Jacques Gonfray (1670-1680), « la Gorette » nomme la source du cours d'eau, comme le suggère la dénomination « Triage de la Sablonnière et Fontaine la Gorette »¹⁹. Le nom de « Gorette » perdure ensuite comme dénomination d'un canton forestier en 1844-1845, avant de sombrer dans l'oubli. Il existe d'autres petits cours d'eau et fontaines qui ont servi à nommer des triages : les rapports de 1720 citent le triage de la « Sèche Fontaine », hydronyme attesté au moins depuis Gonfray (« Triage de la Belle Espine et Seiche Fonteyne »), celui du « Focq pisseux » et celui de la « Vendouse ». C'est à nouveau la carte de Mariette de la Pagerie, datée de la même année que les rapports, qui nous fournit la solution pour interpréter ces toponymes. La « Sèche Fontaine » et le « Focq pisseux » y sont respectivement mentionnés sous les formes de *Seque Fontaine* et *Foc pissos* et formaient des sources à l'origine de l'Esque. Il est intéressant de constater que ces deux toponymes s'opposent sur le plan sémantique : l'un fait référence au fait que la source est régulièrement tarie (par l'emploi de l'adjectif *sec*) et l'autre, au contraire, qu'elle coule toujours (par l'emploi de l'adjectif *pisseux*, du verbe *pisser*). Quant au « Triage de la Vendouse » (1666 et 1720), le nom s'appliquait à une fontaine, comme le montre la carte de Mariette de la Pagerie (*Font. Lavendouse*), située au nord-ouest de la forêt, au lieu-dit que l'on appelle « le Titre ». Le relief est peu nommé. On relève néanmoins l'appellatif *mont*, dans le « Montfriad », colline qui a servi de repère pour délimiter le Bois l'Abbé en 1042 et qui a donné son nom à un triage mentionné dans les rapports de 1666 et sur la carte de Jacques Gonfray (1670-1680). La vallée, par opposition au mont, est désignée par le substantif masculin *val* (du latin *vallis*, « vallée ») dans l'appellation complexe du triage « de la fosse du Val du Poirier et du Bas Montfiquet ». On trouve aussi les notions de « haut » et de « bas », dans la dénomination des « Hauts Focqs » et dans celle du « Bas Montfiquet », qui désigne un versant de « places vaines et vagues », juste en face de la paroisse de Montfiquet sur lequel les habitants faisaient paître leurs bêtes²⁰. Pour nommer des passages ou des ouvertures à travers la forêt et dans son pourtour, on utilisait le terme *brèche* (forme ancienne *bresche*). Ce substantif apparaît à plusieurs reprises dans les rapports de visite de 1720, où les gardes ont l'obligation de repérer les *bresches* qui permettent de pénétrer dans la forêt. Par exemple, le 3 octobre 1720, alors qu'ils effectuent la visite de la garde de Balleroy, les officiers découvrent une « breche charetière laquelle doit estre absolument condamnée²¹ ». Le lendemain, ils visitent la garde du « Titre » et se transportent à « la breche de la voye de l'aval, qui doit estre bouchée suivant notre ordonnance²² ». Certaines *brèches* ont reçu un nom qui a perduré dans la toponymie des

triaux, comme la « Breschebiard » (ou *breche biard*), la « Bresche Maillot » ou la « Malbresche » (ou *Mallebreche* et même *Malbreque* d'après la carte de Mariette de la Pagerie, toponyme encore un usage de nos jours sous la forme « Malbrèche »). Parfois, ces passages condamnés sont rabattus : « Et nous estant rendûs à la breche biard qui doit estre condamnée nous l'avons trouvée rabattue, de manière qu'on y passe aisement à pied et à cheval²³. » S'il est difficile d'interpréter les noms déterminant les *brèches*, la « Malbresche », qui désigne une voie coupant le bois du Breuil de la forêt, était le « mauvais (*mal*) passage (*bresche*) ».

4.1.3. Le reflet d'activités anthropiques

- 22 Des activités cynégétiques et économiques, telles que la chasse à courre, la charbonnerie et l'exploitation de carrières de pierre et de sable, sont représentées dans la toponymie de la forêt de Cerisy. Ces noms peuvent être mis directement en relation avec les sources d'archives qui fournissent des informations précises sur l'existence de ces activités. Quelques lieux-dits forestiers témoignent de pratiques de chasse au loup et de chasse à courre. Les plus anciens remontent au Moyen Âge : ce sont « le Loup Pendu », qui nomme un grand triage correspondant à toute la partie est du Bois l'Abbé, et « le Titre », qui s'applique à un triage au nord de la partie royale de la forêt de Cerisy. Le premier se réfère au conflit séculaire entre l'homme et le loup, qui a généré la création d'un grand nombre de toponymes formés à partir du substantif. La toponymie française compte de nombreux « Loup Pendu », qui font allusion à un piège appelé *haussepied* consistant en une sorte de collet attaché à un arbre souple qui se relevait dès que l'animal s'engageait par la patte ou le cou (Bougy, 2010 : 150). L'édition enluminée du début du xv^e siècle du *Livre de chasse* (1387-1389) de Gaston Phébus témoigne de ce type de piège (voir fig. 16).

Figure 16. – Un *haussepiéd*, piège pour prendre un loup par pendaison, représenté dans l'édition enluminée du début du *xv^e* siècle du *Livre de chasse* (1387-1389) de Gaston Phébus.

© BnF, ms 616, f° 107 ; en ligne sur Gallica.

- 23 Les toponymes de type « Loup Pendu » sont très anciens en Normandie et remontent à l'époque médiévale, certains datant du *xii^e* siècle autour de la forêt de Cerisy, comme « le Loup Vendu » à Trungy qui cache en fait un ancien « Loup Pendu » attesté dès 1198 sous la forme *Loupendu* (Ridel, 2015). Le deuxième, « le Titre », représente un substantif de moyen français qui s'est figé dans la toponymie. Celui-ci désigne un ancien triage de la fin du *xvii^e* siècle, « Triage du Tiltre et Bresche Biard » et du début du *xviii^e* siècle, « Triage du Bas Hamel et du Titre », qui est employé de nos jours pour désigner un canton de la forêt (« le Titre ») ainsi qu'un étang (« Étang du Titre »). Le mot, qui admet les formes *tristre*, *triste* ou *title*, est un terme anglo-normand attesté depuis le *xiii^e* siècle qui signifie « relais de chasse où sont placés en demi-cercle les chasseurs avec leurs lévriers, lieu d'affût » ; il est particulièrement employé dans la littérature cynégétique des *xiv^e* et *xv^e* siècles, où il faisait partie du vocabulaire de la chasse à courre (DMF, s. v.). La formation de ce micro-toponyme forestier correspond à ce que l'on peut lire dans le *Coutumier des forêts*, daté du début du *xv^e* siècle, où la pratique d'une petite vénerie est attestée à plusieurs reprises (Ridel-Granger, 2017, 2^e art.)²⁴.
- 24 D'autres lieux-dits forestiers font référence à la chasse à courre, mais ils ne sont apparus qu'au *xix^e* siècle, au moment où la grande vénerie fait son retour dans les forêts françaises. Au tournant du Second Empire et de la Troisième République, c'est-à-dire dans les années 1860-1870, la forêt de Cerisy connaît, en effet, le déploiement de grandes chasses à courre menées sous la direction du baron de Foucault et du marquis de Cornulier, lesquels entretenaient des meutes de chiens pour la grande vénerie (Ridel-Granger, 2017, 4^e art.). Immortalisées par des photographies, qui ont été diffusées sous forme de carte postales, ces grandes chasses étaient l'occasion pour

l'ancienne noblesse bas-normande de se rassembler et de s'adonner à son sport favori (voir fig. 17). C'est dans ce contexte historique précis qu'ont été formés des toponymes comportant le substantif *carrefour* ou *rond*, qui correspondent à un aménagement particulier de la forêt pour les besoins de ce type de chasse. Alors qu'à partir du XVII^e siècle, certaines forêts royales sont organisées pour la grande vénerie par la création de larges voies, qui facilitent la circulation des chevaux, et de carrefours en étoile, qui permettent de suivre la chasse et de lancer les relais de chiens (Buridant, 2005 : 20-21), d'autres sont exclusivement exploitées pour leur bois. Les plans stellaires qui caractérisent ces forêts s'opposent aux plans en damier typiques des forêts de production. Or, aux XVII^e et XVIII^e siècles, la forêt de Cerisy a toujours été une forêt exploitée pour ses bois. Et c'est sans doute à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle qu'elle a été aménagée pour l'exercice de la chasse à courre, comme en témoignent les toponymes « Carrefour de la Chênesse », « Carrefour des Rogers », « Carrefour des Pins » et surtout le très suggestif « Carrefour du Chêne au Veneur ». Ces carrefours ou ronds forestiers n'existaient pas XVIII^e siècle. Il faut aussi mentionner le « Rond-Point », qui accueille une maison forestière dans les années 1850 et qui a constitué un rendez-vous de chasse à la fin de ce siècle (voir fig. 18).

Figure 17. – Carte postale ancienne représentant une scène de chasse à courre en forêt de Cerisy, à la fin du XIX^e ou au début du XX^e siècle.

© Collection Élisabeth Ridel-Granger.

Figure 18. – Rendez-vous de chasse à la maison forestière du « Rond-Point », d'après une carte postale ancienne datée de fin du XIX^e ou au début du XX^e siècle.

© Collection Élisabeth Ridet-Granger.

- 25 Des activités industrielles se sont également exercées en forêt de Cerisy : la charbonnerie et l'exploitation de carrières de pierre ou de sable en sont les principales. Si les fosses artificielles constituent parfois d'anciens pièges au gros gibier, tel le loup ou le sanglier, elles peuvent aussi représenter des fosses à charbon. Deux triages font référence à des fosses : le « Triage de la Fieffe de la Fosse du Val au Poirier » (1666) et celui « de la fosse Guillaume » (1720). La formation toponymique « fosse Guillaume », où le mot *fosse* est déterminé par un anthroponyme, fait plutôt allusion à une ancienne fosse à charbon d'un dénommé Guillaume. Le *Dictionnaire raisonné des Eaux et Forêts* de 1769 rappelle que les fosses à charbon « doivent être placées aux endroits les plus vuides et les plus éloignés des arbres et du recru, à peine d'amende arbitraire » et si les grands maîtres des Eaux et Forêts le jugeaient bon, les charbonniers étaient obligés de replanter ces places (Chailland, 1769, t. I : 256). Des carrières de pierre ou de sable, situées à l'intérieur de la forêt, ont également servi à nommer des triages. Le « Triage de la Sablonnière (et de la Fontaine la Sonnette ou la Gorette) », mentionné dès 1666, tire son nom d'une ancienne carrière de gravier et de sable. Cette ancienne carrière apparaît encore sur la carte qui figure l'ensemble de la forêt de Cerisy du début du XIX^e siècle (voir fig. 19). Lors de prospections pédestres, il est possible d'observer diverses cavités profondes sur plusieurs mètres qui en constituent les vestiges et constater la nature sableuse du sol.

Figure 19. – Extrait d'une carte datée du début du XIX^e siècle (après 1808) indiquant une ancienne carrière de sable « la Sablonnière ».

© Archives départementales du Calvados, CPL 212.

4.2. Les toponymes extérieurs

- 26 Les triages et lieux-dits de la forêt de Cerisy doivent beaucoup à la toponymie extérieure à la forêt, c'est-à-dire aux paroisses, villages, hameaux ou manoirs riverains (voir fig. 20). Les triages qui composent, par exemple, le « Bois du Breuil » en 1720, triages de « Saint-Quentin », du « Renard » et de « Cantilly », sont nommés par rapport à une paroisse (Saint-Quentin), un hameau à Cerisy (Cantilly) et un moulin (le moulin au Renard). Le « Triage du Bas-Montfiquet » (1720) a quant à lui pris directement le nom de la paroisse de Montfiquet, tandis que celui du « Neufbourg » tire son nom du village du « Neufbourg » (1720), localisé sur la paroisse de Littry et à la lisière nord de la forêt de Cerisy, de même que « le Bas-Hamel » et « la Couture », qui nomment deux hameaux riverains de la forêt à Vaubadon.

Figure 20. – Carte des toponymes extérieurs qui ont servi à nommer des triages et cantons en forêt de Cerisy aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles.

© Carte Élisabeth Ridet-Granger et Michel Daeffler, 2018.

- 27 Le « Triage de la Voie d'Hérrouville et du Perron », mentionné à la fin du XVII^e siècle sur la carte de Gonfray, fait également référence à des lieux proches de la forêt qui lui était reliés par des voies d'accès. « Hérrouville » est un lieu-dit à Litteau, où se trouve un manoir seigneurial du XVIII^e siècle, sans doute antérieur, tandis que le nom de Perron s'appliquait à la demeure du « Sieur du Perron », d'après la carte de Gonfray. Le nom figure sur une carte conservée aux Archives départementales du Calvados, datée entre 1781 et 1789, et perdure comme lieu-dit sur la carte IGN (« le Perron »)²⁵. Il s'agissait de manoirs appartenant à des personnages importants qui avaient une voie d'accès directe à la forêt. Le « Triage des Rogers », qui apparaît dans les rapports de visite de 1720, repose sur le même principe : le nom du triage provient d'un lieu extérieur à la forêt qui possédait une voie d'accès. Or, un « Village des Rogers », ainsi nommé d'après le nom d'une famille Roger dont on a perdu le souvenir, est dessiné de manière schématique sur deux cartes de Nicolas Lallemant : d'une part, sur celle publiée en 1666 à la fin du *Recueil des forêts normandes* ; d'autre part, sur une carte figurant dans un atlas daté de 1683 (voir fig. 21)²⁶.

Figure 21. – Le « Village des Rogers », d'après la carte de Nicollas Lallemant de 1683.

© BnF, dép. des cartes et plans, GE FF-18344 (RES) ; en ligne sur Gallica.

- 28 Le village était encore une réalité au début du XVIII^e siècle : il est ordonné dans les rapports de 1720 que la « voye tendant au Village des Rogers » soit bouchée²⁷. Si celui-ci disparaît ensuite de la documentation, le nom des Rogers subsiste dans un procès-verbal de délimitation de territoire daté de 1824, où est mentionnée une « Rue de la vente aux Rogers » en limite de forêt (limite entre la commune de Littry et celle de Montfiquet, où est assise la forêt)²⁸. Le terme technique de *vente* renvoie directement au métier de marchand de bois. Il est probable que les Rogers étaient des marchands de bois, c'est-à-dire des *ventiers* qui détenaient une parcelle en forêt de Cerisy qu'ils exploitaient en vue de vendre le bois à des charpentiers, menuisiers ou sabotiers. La « Route forestière des Rogers », qui existe de nos jours, évoque le souvenir de ces lointains marchands de bois. Certains noms de villages et hameaux riverains de la forêt peuvent remonter à la période médiévale. Le « Neufbourg » est un village neuf dépendant de la paroisse de Littry, peut-être érigé au XI^e ou XII^e siècle sur un défrichement forestier. De même, le « hameau de la Couture » à Vaubadon, qui apparaît en 1402 dans le *Coutumier des forêts* sous la forme *cousture*, s'est peut-être construit suite à un déboisement d'une portion de forêt et sa mise en culture. Il existe de nombreux exemples au XIII^e siècle en Normandie, où un seigneur (ici probablement le roi) cède une *couture* (du latin *cultura*, « culture ») sur sa propre forêt à des moines ou des paroissiens en vue d'y fonder une ville neuve ou un hameau neuf, qui feront place à de nouveaux finages (Fournier, 1990 : 47). En revanche, les hameaux dont le nom repose sur un nom de personne avec le suffixe *-erie*, tels que « la Rupallerie » (sur l'anthroponyme Rupaley) ou la « Guerroterie » (sur l'anthroponyme Guerrot), ne datent pas forcément de l'époque médiévale, comme il est généralement admis (Gendron, 2003 : 153). Alain Noël a très bien démontré que la période moderne a constitué un nouveau champ

d'investigation toponymique : les lieux-dits se multiplient dans les campagnes à partir du XVI^e siècle (Noël, 2002 : 38-44). La « Rupallerie » était en fait un village enclavé dans la forêt, fondé sans doute au XVII^e siècle, comme le suggèrent les visites de la forêt de Cerisy en 1666 : le « Triage de Rupaley » (*triege de Rupaley*) y est dit contenir six petites maisons bâties de pierre et couvertes de paille, et plusieurs pièces de terre closes par des fossés, le tout appartenant à un certain Rupaley²⁹. Des actes notariés, datés du XVII^e siècle et comportant le nom de Rupaley (graphies *Rupalley*, *Ruppaley* ou *Rupallé*), permettent de mettre en lumière les activités d'une famille qui était tout entière tournée vers les métiers du bois. Le premier document, daté de 1639, est un contrat de vente de bois entre Robert Ruppaley, qui possède des arbres sur ses propres terres « au dellage de Ruppaley », et un certain Gilles Malterre³⁰. Le deuxième, qui remonte à 1651, est un acte établi entre un sabotier et Pierre Rupalley pour lui fabriquer des sabots avec le bois qu'il a acheté³¹. Le dernier contrat nous vient de Guillaume Rupalley, sabotier de profession, qui, en 1675, s'engage à fabriquer des sabots pour un marchand de bois qui exerce dans la forêt des Biards (voir fig. 22)³².

Figure 22. – Contrat de Guillaume Rupalley, sabotier, daté de 1675.

© Archives départementales du Calvados, 5E 5453 ; photo Michel Daeffler.

- 29 Au cours du XVII^e siècle, le triage des Rupalley était donc un hameau appartenant à une famille de marchands de bois et de sabotiers, qui exerçaient leur métier au plus près de la forêt. À partir de leur nom de famille, a été créé « la Rupallerie » qui a fini par s'imposer dans la toponymie. Le souvenir de cette famille perdure néanmoins jusqu'au XVIII^e siècle, où l'on peut lire dans un mémoire rédigé par les abbés de Cerisy en 1776, à propos d'un contentieux autour du Bois l'Abbé, que le « village de la Rupallerie, ainsi nommé de ce que le petit nombre de maison et d'héritages qui le composent appartenaient anciennement à un nommé *Rupallé* »³³. À la fin du mémoire, figure un

plan partiel de la forêt des Biards et de la zone contentieuse, réalisé en 1773, qui cartographie avec précision le village de la Rupallerie (voir fig. 23) : on y distingue clairement des bâtiments, des pâturages, des vergers, des labours et, au nord du village, un *dellage*, terme normand qui désigne un « labour, où les pièces [de terre] ont leurs sillons tracés dans le même sens (Moisy, 1887 : 193) ».

Figure 23. – Le « Village de Rupallerie », d'après un plan dressé en 1773 figurant dans la requête de l'abbé de Cerisy contre l'inspecteur général du domaine.

© Archives départementales du Calvados, H 4006 ; photo Michel Daeffler.

5. Conclusion

- 30 Alors que la forêt de Cerisy a porté plusieurs noms au cours du temps, sans doute en raison des changements successifs de son statut, la toponymie du terroir qui gravite autour d'elle est au contraire remarquablement stable depuis le Moyen Âge. Les noms des espaces boisés, paroisses et hameaux sont en effet parvenus jusqu'à nous quasi intacts. La mise en écrit des droits et usages de ce terroir a pu contribuer à en fixer l'onomastique. L'étude de la microtoponymie nous a permis de pénétrer au cœur de la forêt et de nous livrer le système de représentation utilisé par les hommes pour se repérer dans cette masse compacte. Celui-ci s'est d'abord fondé sur des sites naturels descriptifs (forme des bois, points d'eau, relief, arbres-repères), mais aussi sur les rapports extérieur/intérieur qui se manifestent par l'identification des voies d'accès à la forêt en fonction des villages et hameaux riverains, et enfin sur les activités anthropiques exercées au sein du paysage forestier et dont les noms de lieux constituent des fossiles, comme la chasse (« le Titre », « le Loup Pendu »), les charbonnières (« la fosse Guillaume ») et les carrières (« la Sablonnière »). En dehors du

loup, les animaux sauvages ne sont quasiment pas représentés dans la toponymie de cette forêt qui a surtout été exploitée pour ses bois. Sur le plan synchronique, il ne faut pas écarter la possibilité d'une pluralité toponymique, comme le suggère le plan partiel de la forêt de Cerisy établi en 1773 par les abbés lors du contentieux avec les représentants du roi³⁴. On y trouve des noms de triages qui ne figurent pas dans les procès-verbaux de 1666 et 1720 ni sur les cartes de Nicolas Lallemant et Jacques Gongray, tels le « Triage de la Vollée » et celui « du Marais ». Un même triage peut porter d'autres noms : le « Triage du Marais » y est dit « du Sautanchien ou encore des Planquettes ». La pluralité toponymique est probablement due à la pluralité des usagers et à leur diversité sociale, d'autant plus que les noms de lieux relèvent avant tout du domaine de l'oral. Une communauté professionnelle, une famille ou un groupe partageant un même loisir (comme la chasse ou la cueillette de champignons qui est un loisir largement pratiqué de nos jours) peuvent très bien avoir baptisé des lieux de la forêt à un moment donné et de manière indépendante, et ce à n'importe quelle époque. Sur le plan diachronique, la toponymie nous entraîne jusqu'au Moyen Âge, mais montre qu'elle a aussi été créatrice de nouveaux noms aux XVII^e et XVIII^e siècles. Si certains noms se sont figés dans le temps (« le Titre », « les Rogers », « la Malbrèche », etc.), d'autres ont disparu (« la Fostelaye », etc.) et se sont déplacés (« la Belle Épine »), quand de nouveaux sont apparus pour remplacer d'anciens noms. Au moment où l'Administration des forêts entreprend de réorganiser la forêt de Cerisy en 1843, celle-ci décide de créer de nouveaux cantons qui seront baptisés par la commission chargée de son réaménagement, « en conservant autant que possible les anciennes dénominations en usage ». Le projet d'aménagement rédigé en 1844-1845 présente ainsi une liste d'anciens noms, attestés depuis les XVII^e et XVIII^e siècles, et de nouveaux créés lors de cette restructuration (« le Chapea », « la Cancerie »). La nomenclature toponymique s'est non seulement adaptée à l'évolution de la forêt mais aussi à celle des hommes qu'ils l'ont exploitée.

BIBLIOGRAPHIE

- AUBERT Eugène (Abbé), 1910, *Histoire de Balleroy jusqu'au XIX^e siècle racontée à ses paroissiens*, Caen, Imprimerie Domin.
- BECHMANN Roland, 1984, *Des arbres et des hommes. La forêt au Moyen Âge*, Paris, Flammarion.
- BOUGY Catherine, 2010, « Le loup dans la toponymie de la Basse-Normandie », dans J.-M. Moriceau et P. Madeline (éds), *Repenser le sauvage grâce au retour du loup*, Caen, MRS de Caen-Pôle Rural, n° 2, p. 139-156.
- BOURGEOIS Luc, 2018, « Le manoir et parc de chasse de Bur-le-Roy (Noron-la-Poterie, Calvados) », dans É. Ridet-Granger (éd.), *De bois, de terre et d'eau... Patrimoine archéologique, historique et culturel autour de la forêt de Cerisy (Calvados, Manche)* (Projet collectif de recherche, 4^e bilan), Caen, DRAC de Normandie (SRA), p. 107-110.

- BRUNET Pierre, 2001, *Inventaire régional des paysages de Basse-Normandie*, Caen, Conseil régional de Basse-Normandie, 2 vol.
- BURIDANT Jérôme, 2005, « La gestion des forêts de vénerie au XVII^e siècle », *Dix-septième siècle*, n° 226, p. 17-27.
- CHAILLAND Bonaventure, 1769, *Dictionnaire raisonné des Eaux et Forêts*, Paris, Ganeau, 2 t.
- DAEFFLER Michel, 2018, « Transcription des visites des forêts conservées aux Archives nationales (1720, 1721, 1738) », dans É. Ridet-Granger (éd.), *De bois, de terre et d'eau... Patrimoine archéologique, historique et culturel autour de la forêt de Cerisy (Calvados, Manche)* (Projet collectif de recherche, 4^e bilan), Caen, DRAC de Normandie (SRA), p. 205-227.
- DEBORD André, 1990, « Châteaux et forêts en France aux XI^e et XII^e siècles », dans A. Debord et A.-M. Cocula (éds), *Le château, la chasse et la forêt*, Bordeaux, Éditions du Sud-Ouest, p. 21-35.
- DELISLE Léopold, 1852, *Cartulaire normand de Philippe Auguste, Louis VIII, Saint-Louis et Philippe le Hardi*, Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, t. XVI, Caen, Hardel.
- DMF = *Dictionnaire du moyen français*, version 2015, ATILF, CNRS & Université de Lorraine, disponible en ligne sur <www.atilf.fr/dmf>.
- ÉTIENNE Sébastien, 2015, *Réserve naturelle nationale de la forêt domaniale de Cerisy. Plan de gestion 2015-2025*, Saint-Lô, Office national des forêts – UT Manche-Calvados.
- FAUROUX Marie, 1961, *Recueil des actes des ducs de Normandie 911-1066*, Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, t. XXXVI, Caen, Caron.
- FOURNIER Georges, 1990, « Forêts et châteaux aux XIII^e et XIV^e siècles », dans A. Debord et A.-M. Cocula (éds), *Le château, la chasse et la forêt*, Bordeaux, Éditions du Sud-Ouest.
- GAFFIOT = GAFFIOT Félix, 1934, *Dictionnaire illustré latin français*, Paris, Hachette.
- GENDRON Stéphane, 2003, *L'origine des noms de lieux en France. Essai de toponymie*, Paris, Errance.
- HÉRICART DE THURY Louis-Étienne, 1832, « Légendes historique de la Quenesse ou chêne Saint-Vigor, surnommé l'Oak-Kiriél, de la forêt de Cerisy, département du Calvados », *Annales de la Société royale d'horticulture de Paris*, t. XXIII, p. 230-244.
- JORET Charles, 1881, *Essai sur le patois normand du Bessin suivi d'un dictionnaire étymologique*, Paris, Vieweg.
- LAPLACE-DOLONDE Arlette, 1984, « La forêt domaniale de Cerisy : une exception en Basse-Normandie », *Travaux du Centre de recherche en géographie physique de l'environnement*, Université de Caen, UER des Sciences de la terre et de l'aménagement régional, hors-série.
- LÉCHAUDÉ-D'ANISY Amédée-Louis, 1846, *Magni rotuli scarii Normanniae sub regibus Angliae*, Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, t. XV, Caen, Hardel.
- LEFEBVRE Raymond, 1987, « Les services forestiers de la féodalités (avant 1515) », dans *Les Eaux et Forêts du 12^e au 20^e siècle*, Paris, Éditions du CNRS, livre I, p. 16-70.
- LEPELLEY René, 1993, *Dictionnaire étymologique des noms de communes de Normandie*, Caen, Corlet, Presses universitaires de Caen.
- MOISY Henri, 1887, *Dictionnaire de patois normand*, Caen, Delesque.
- NOËL Alain, 2002, *Les lieux-dits : essai d'archéologie verbale. La forêt d'Othe à l'âge moderne*, Paris, Champion.

ROQUELET Alain & BEAUREPAIRE François DE, 1984 et 1995, *La Vie de la forêt normande à la fin du Moyen Âge. Le coutumier d'Hector de Chartres*, Rouen, Société de l'histoire de Normandie, 2 t. : t. I, *La Haute-Normandie*, 1984 ; t. II, *La Basse-Normandie*, 1995.

RIDEL Élisabeth, 2015, « À pas de loup en forêt de Bur au Moyen Âge... », *La Renaissance – Le Bessin*, vendredi 2 octobre, p. 19.

RIDEL-GRANGER Élisabeth, 2017, *Mémoires de chasse en forêt de Cerisy et aux alentours*, dossier publié dans *La Renaissance – Le Bessin* en quatre articles : 1. « Le droit de chasse est révolutionnaire », mardi 18 juillet, p. 27 ; 2. « Les nobles et la chasse », mardi 1^{er} août, p. 24 ; 3. « Le gibier et le braconnage », mardi 15 août, p. 24 ; 4. « La chasse à courre aux temps modernes », mardi 29 août, p. 17.

RIDEL-GRANGER Élisabeth & DAEFFLER Michel, 2018, « Promenons-nous dans les bois... L'organisation de la forêt de Cerisy entre la fin du XVII^e et le début du XIX^e siècle », dans É. Ridel-Granger (éd.), *De bois, de terre et d'eau... Patrimoine archéologique, historique et culturel autour de la forêt de Cerisy (Calvados, Manche)* (Projet collectif de recherche, 4^e bilan), Caen, DRAC de Normandie (SRA), p. 41-65.

RIDEL-GRANGER Élisabeth, 2019, « La forêt de Cerisy est-elle bien nommée ? Les ambiguïtés de l'Histoire », *La Renaissance – Le Bessin*, mardi 9 avril 2019, p. 18 (1^{re} partie) et vendredi 12 avril 2019, p. 19 (2^e partie).

ROUSSELIN Pierre, 2018, *Les mots oubliés de la forêt et du bois*, Paris, Centre national de la propriété forestière.

TLFi = *Trésor de la langue française informatisé*, ATILF, CNRS & Université de Lorraine, disponible en ligne sur <www.atilf.fr/tlfi> ; version informatisée du *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, P. Imbs (dir.), puis B. Quemada (dir.), Paris, Éditions du CNRS, 1971-1994, 16 vol.

NOTES

1. Cette recherche a été menée au sein d'un projet collectif de recherche élaboré au sein du Pôle Rural de la MRSH de Caen (CNRS – Université de Caen Normandie, USR 3486) et financé par la DRAC de Normandie et le Conseil départemental du Calvados, intitulé *De bois, de terre et d'eau... Patrimoine archéologique, historique et culturel autour de la forêt de Cerisy*, sous la direction d'Élisabeth Ridel-Granger. Quatre rapports (2015-2018) ont été remis au Service régional de l'archéologie de la DRAC de Normandie.

2. *L'inter'com*, le magazine d'Isigny-Omaha Intercom, janvier 2019, n° 3 : la 4^e de couverture est titrée « Un territoire à découvrir : la forêt domaniale de Balleroy-Cerisy » ; voir la réaction du maire de Montfiquet parue dans le bihebdomadaire du pays du Bessin *La Renaissance – Le Bessin*, vendredi 22 février 2019, p. 19.

3. Suite à la réaction du maire de Montfiquet, nous avons publié dans ce même journal une mise au point sur les différents noms de la forêt de Cerisy (Ridel-Granger, 2019).

4. Dans l'état actuel de nos recherches, il est difficile de se prononcer sur l'origine de l'épithète « Biards ».

5. Bnf, dép. des cartes et plans, GE DD-2987 1009, I-IV B : Mariette de la Pagerie, *Carte topographique de Normandie*, s. l. n., 1720, feuille 1, Bayeux et Caen. En ligne sur Gallica.

6. Archives départementales du Calvados, F 1074.

7. BnF, dép. des cartes et plans, GE FF-18344 (RES) : Nicolas Lallemant, *Departemnt des eaües et forests de Normandie. Departement de Bretagne. Departement de Bourgogne et Bresse*, s. l., 1683, f° 58r°. En ligne sur Gallica.
8. *Ibid.*
9. Archives départementales du Calvados, C 3777 : *Réponse au mémoire de Monsieur le Marquis de Balleroy concernant la route de Caën au bourg de Balleroy et Cerisy*, sans date [vers 1732].
10. BnF, dép. des cartes et plans, GE AA-3624 (94 RES) : Jacques Gonfray, *Plan de la forest des Biards*, s. l. n., 1670-1680. En ligne sur Gallica.
11. Archives départementales du Calvados, 3P 5395.
12. Archives nationales, 26 DF 62.
13. Les procès-verbaux de 1666 ont été rédigés par Guy Chamillart, intendant de la Généralité de Caen, lorsqu'il effectua des visites dans les forêts royales de Normandie ; ils ont été rassemblés en un volume intitulé au XIX^e siècle *Recueil des forêts normandes*, qui est conservé à la Bibliothèque Mazarine (Paris) sous la cote 3416. Quant à ceux de 1720, ils sont anonymes et se trouvent aux Archives nationales, cote Q1 653.
14. Voir référence note 12.
15. Archives nationales, Q1 653, pièce 1, f° 1v° ; transcription Daeffler (2018 : 205).
16. Pour les références des cartes de Mariette de la Pagerie et de Gonfray, voir les notes 5 et 10 ; la carte des Ponts et Chaussées provient des Archives départementales du Calvados, C 3710 (voir fig. 7 et 14).
17. Archives nationales, Q1 653, pièce 2, f° 6r° ; transcription Daeffler (2018 : 216).
18. Voir note 5.
19. Voir note 10.
20. Archives nationales, Q1 653, pièce 1, f° 7r° ; transcription Daeffler (2018 : 208).
21. Archives nationales, Q1 653, pièce 2, f° 5r° ; transcription Daeffler (2018 : 215).
22. Archives nationales, Q1 653, pièce 2, f° 6v° ; transcription Daeffler (2018 : 216).
23. Archives nationales, Q1 653, pièce 2, f° 7v° ; transcription Daeffler (2018 : 217).
24. La chasse à courre ou *vénerie* s'effectue avec des chiens courants, le but étant de poursuivre le gibier jusqu'à épuisement. On distingue deux types de chasse à courre : la *grande vénerie*, qui se pratique à cheval, pour traquer le cerf, le chevreuil ou le sanglier, et la *petite vénerie*, qui se pratique plutôt à pied, pour la chasse du renard ou du lièvre.
25. Archives départementales du Calvados, Fi F 6280.
26. Voir les références notes 7 et 13.
27. Archives nationales, Q1 653, pièce 1, f° 2v° ; transcription Daeffler (2018 : 206).
28. Archives départementales du Calvados, 3P 4863 : *Procès-verbal de délimitation de la commune de Littry*, 1824, p. 13.
29. *Recueil des forêts normandes*, ouvr. cité (note 14), f° 5r°.
30. Archives départementales de la Manche, haute justice de Cerisy, 5E 8957, p. 1 et 2.
31. Archives départementales de la Manche, haute justice et tabellionage royal de Cerisy, 5E 8968.
32. Archives départementales du Calvados, tabellionage de Condé-sur-Noireau, 5E 5453.
33. Archives départementales du Calvados, H 4006 : *Requête pour M. le Cardinal de Luynes, abbé de Cerisy, et les Prieur et Religieux de cette Abbaye, contre M. l'Inspecteur Général du Domaine*, Paris, Chez Quillau, 1776, 44 p. (p. 5).
34. *Ibid.*, la carte est en fin de mémoire.

RÉSUMÉS

Cet article examine la toponymie d'une ancienne forêt des ducs de Normandie, la forêt de Cerisy, en croisant les données historiques et géographiques issues des sources d'archives et cartographiques. Trois approches sont proposées. La première situe la forêt au sein de son terroir, qui formait depuis au moins le XII^e siècle un espace forestier cohérent, caractérisé par des droits et des usages précis. Il s'est agi d'étudier sur la longue durée la terminologie et la toponymie forestière de ce terroir, dont la forêt de Cerisy constituait le massif principal. La deuxième approche a permis de mettre en valeur la variété onomastique de cette forêt, car, en fonction de l'évolution de son statut, celle-ci a changé plusieurs fois de noms au cours des siècles, alors que la toponymie du terroir environnant est restée à peu près stable depuis le Moyen Âge. Enfin, dans une troisième approche, un zoom sur la microtoponymie intérieure de la forêt a mis en lumière le système de représentation utilisé par les hommes qui y ont exercé des activités, telles que la chasse, la charbonnerie, l'exploitation de carrières ou la vente de bois. Ce système, fondé sur une perception très fine d'un espace relativement uniforme et restreint (la forêt est entourée d'un grand fossé qui fait office de frontière avec l'extérieur), a conduit ses usagers à développer une nomenclature toponymique inventive. Si l'on relève des permanences depuis le Moyen Âge, la période moderne a été créatrice de nouvelles formations toponymiques aux XVII^e et XVIII^e siècles tandis qu'au milieu du XIX^e, un projet de réaménagement de la forêt entraîne un renouvellement partiel de sa toponymie intérieure : d'anciens noms traversent les siècles, d'autres subsistent mais se déplacent, quand de nouveaux apparaissent. Une telle recherche montre, s'il en faut, combien la toponymie peut être à la fois archaïque, novatrice et mouvante.

This article examines the toponymy of an ancient forest of the dukes of Normandy, the forest of Cerisy, by crossing historical and geographical data from archival and cartographic sources. Three approaches are proposed. The first situates the forest within its terroir, which has been a coherent forest area since at least the 12th century, characterized by precise rights and uses. It was a question of long-term study of the terminology and forest toponymy of this terroir, of which the Cerisy forest constituted the main massif. The second approach made it possible to highlight the onomastic variety of this forest, because, according to the evolution of its status, it has changed several times over the centuries, while the toponymy of the surrounding terroir is remained fairly stable since the Middle Ages. Finally, in a third approach, a zoom in on the interior microtoponymy of the forest brought to light the representation system used by the men who carried out activities there, such as hunting, carpentry, quarrying or sale of wood. This system, based on a very fine perception of a relatively uniform and restricted space (the forest is surrounded by a large ditch which acts as a border with the outside world), led its users to develop an inventive toponymic nomenclature. If we look at permanence since the Middle Ages, the modern period was created new toponymic formations in the seventeenth and eighteenth centuries, while in the mid-nineteenth, a project of redevelopment of the forest led to a partial renewal of its inner toponymy: old names cross the centuries, others survive but move, when new ones appear. Such research shows, if necessary, how toponymy can be at once archaic, innovative and moving.

INDEX

Mots-clés : forêt, toponymie, terminologie, Normandie

Keywords : forest, place-names, terminology, Normandy

AUTEUR

ÉLISABETH RIDEL-GRANGER

CNRS – MRSH de Caen (Pôle Rural)